



— Laissez-moi ! cria-t-il avec une expression de fureur concentrée.

(Page 2206).

C. I.

LIVRAISON 281.

— Ce monsieur désire vous parler, Monsieur Groot, annonça le domestique en s'avancant vers lui et en lui désignant le visiteur.

— Bien... Laissez-le ici, répondit le négociant après avoir jeté un rapide coup d'œil vers l'espion.

L'aventurier s'approcha et, s'inclinant profondément, il prit la parole en ces termes :

— Excusez-moi si je me suis permis de vous déranger, Monsieur Groot... Je suis le comte Luzzato et je viens d'arriver de Berlin.

— Bien... Et qu'est-ce que vous me voulez ? fit le vieux avec une grimace de contrariété.

Se voyant reçu d'une manière aussi glaciale, Dubois, qui s'était attendu à un accueil plus aimable, se sentit un peu déconcerté. Mais il ne tarda pas à reprendre toute son assurance.

— Je viens de Berlin où j'ai eu l'occasion de rencontrer votre fils, reprit-il.

— Dans une maison de jeu, n'est-ce pas ? interrompit le négociant avec un sourire sarcastique.

— En effet, Monsieur Groot, répondit l'espion qui ne put s'empêcher de sourire lui aussi de cette remarque lancée avec tant d'à-propos.

— Eh bien ?... Est-ce que vous n'allez pas bientôt vous décider à me dire ce que vous me voulez ?

— Je voulais vous parler...

— Je commence à m'en apercevoir ! interrompit de nouveau le négociant.

— J'ai quelque chose à vous dire au sujet de votre fils...

— Il a perdu tout son argent au jeu ?

— Oui...

— Et vous êtes venu tout exprès de Berlin pour me le dire ?

— Pas seulement pour cela, mais aussi pour vous prier.

— De lui faire parvenir de nombreux subsides ou de vous les remettre pour lui... Je vous remercie de votre aimable intention mais je regrette d'avoir à vous lire que vous vous êtes dérangé en vain... Je ne veux plus rien donner à mon fils et je ne désire plus le revoir...

Dubois eut un sourire ambigu et il hocha la tête avec un air indulgent.

— Il ne faut pas perdre de vue que nous avons affaire à un jeune homme, Monsieur Groot, insista-t-il.

— A son âge, je gagnais trois mille florins par an... Lui en perd facilement le double en une seule soirée... Si ça l'amuse, c'est son affaire, mais je ne vois pas pourquoi je devrais continuer à faire les frais d'un passe-temps aussi dispendieux... De plus, il n'est qu'un voleur... La semaine dernière, j'ai voulu faire l'expérience de mettre son honnêteté à l'épreuve et je lui ai confié une somme importante pour effectuer un paiement... Après cela, je ne l'ai plus revu et j'ai appris que le paiement n'avait pas été fait... Il ne m'a donc pas été difficile de deviner qu'il devait avoir tout perdu au jeu.

— C'est la vérité Monsieur Groot... Mais votre fils s'est amèrement repenti d'avoir fait cela...

— Oui... Il se repent toujours amèrement dès qu'il a les poches vides... C'est une habitude chez lui...

— Ne voulez-vous pas lui pardonner Monsieur Groot

— Non !... Du moins pas avant qu'il se soit réhabilité en travaillant et qu'il se soit fait une situation ! En attendant, je ne veux plus entendre parler de lui !

— Je vous prie d'être un peu indulgent, Monsieur Groot !.. Je vous assure que votre fils regrette sincèrement ce qu'il a fait... C'est précisément parce qu'il sait bien qu'il ne mérite pas votre pardon qu'il m'a prié de plaider pour lui auprès de vous...

— Quel étrange raisonnement !... Puisqu'il sait qu'il ne mérite pas d'être pardonné, pourquoi vous a-t-il fait faire tout ce voyage ?

— Pour vous faire savoir qu'il s'est repenti et qu'il est décidé à suivre une meilleure voie à l'avenir...

— Il m'a déjà dit cela des milliers de fois ! s'exclama le négociant sur un ton de colère. Maintenant, je ne peux plus le croire, Monsieur le comte !... Si vous avez quelque chose à faire, je vous conseille de ne pas perdre votre temps d'une façon aussi inutile.

Dubois eut un geste de découragement et murmura :

— Je n'aurais pas pensé que les choses en étaient à ce point... Pour que vous vous montriez aussi inflexible, il faut certainement que votre fils ait eu de plus grands torts qu'il ne me l'a dit... Si j'avais su cela je ne l'aurais pas aidé comme je l'ai fait...

Groot fixa sur lui un regard scrutateur.

— Vous lui avez prêté de l'argent ? demanda-t-il.

— Oui...

— Beaucoup ?

— Eh !... Une assez belle somme...

— Combien ?

— Soixante mille marks, répondit l'aventurier, sans la moindre hésitation.

— Mais ! Comment avez-vous pu être assez naïf pour lui faire confiance à ce point ?

— Votre fils était sur le point de se tuer. Monsieur Groot, et il me semble qu'une vie humaine vaut plus que soixante mille marks !

Le négociant tressaillit légèrement et reprit d'une voix sourde :

— Vous dites que Claus a voulu se tuer ?

— Oui... Je suis arrivé juste à temps pour l'empêcher de se jeter dans la Sprée et, pour calmer son désespoir, je n'ai pas eu d'autre moyen que de lui prêter de l'argent afin qu'il puisse regagner au jeu la somme qu'il venait de perdre...

— Personne ne s'est jamais enrichi au jeu Monsieur le comte.

— Je le sais bien.... Mais pouvais-je laisser mourir un de mes semblables pour une misérable question d'argent ?

— Pourquoi pas ? Moi, je trouve que vous auriez beaucoup mieux fait de le laisser mourir !

— Monsieur Groot ! Comment pouvez-vous parler ainsi ? On dirait que vous oubliez que c'est de votre propre fils qu'il s'agit.

— Un fils indigne !... Un gredin qui déshonore notre famille !

— Il est à plaindre tout autant qu'à blâmer... Ayez pitié de lui, Monsieur Groot !

— Cela ne servirait à rien... Il est incorrigible !..... Vraiment, j'aimerais mieux qu'il soit mort !

— Ne blasphémez pas ainsi ! s'écria vivement l'espion en faisant un geste d'horreur. Il s'est trouvé de cas où des jeunes gens infiniment plus corrompus que votre fils ont su s'amender et sont devenus d'honnêtes travailleurs et d'excellents père de famille... Ne soyez donc pas implacable ! Pardonnez encore une fois à ce pauvre garçon ! Faites quelque chose pour lui, Monsieur Groot.

— S'il veut réellement se réhabiliter par son travail je peux lui faire donner un emploi dans mes plantations des Indes... Mais ne vous imaginez pas que je vais lui payer le voyage ni en première, ni en seconde ni même en troisième classe... Il n'a qu'à travailler sur le bateau en qualité de soutier ou quelques chose de ce genre... Après trois ans, je lui pardonnerai s'il s'en est réellement montré digne.

L'aventurier avait écouté son interlocuteur avec un sourire sceptique.

Monsieur Groot se mit à bourrer une pipe, l'alluma posément, puis il reprit :

— Vous pouvez répéter à mon fils ce que je viens

de vous dire...

Etes-vous réellement décidé ?... C'est votre dernier mot ?

— Oui...

Et le négociant se pencha de nouveau sur ses fleurs.

Dubois attendit quelques instants puis voyant que le Hollandais ne s'occupait plus de lui, il toussa deux ou trois fois d'une façon significative.

Groot se détourna vers lui et le regarda avec un air étonné.

— Comment !... Vous êtes encore là, Monsieur le comte ! s'exclama-t-il. Je croyais que vous étiez parti... En tout cas, je n'ai plus rien à vous dire...

— Pardon !... Mais moi, j'ai encore quelque chose à vous dire, Monsieur Groot, dit l'espion avec un air assez embarrassé.

— Quoi donc ?

— Je... j'aimerais bien que nous réglions nos comptes...

— Quels comptes ?... Je n'ai jamais eu de relations commerciales avec vous... Je ne vous connais même pas !

— Sans doute, mais j'espère néanmoins que vous ne refuserez point de reconnaître les engagements de votre fils...

Le vieux éclata de rire.

— Quelle bonne blague ! s'exclama-t-il.

— Comment ? Vous ne voulez pas me rembourser la somme que j'ai prêtée à votre fils ?

— Ne dites pas de bêtises, Monsieur le comte !

— Mais... j'ai des droits !

— C'est fort possible, mais moi, je ne suis pas du tout obligé de les reconnaître !

— Par conséquent vous refusez de me rembourser ?

— Vous ne l'avez pas encore compris ?... Il me semble que je me suis exprimé avec une certaine clarté !

— Bien !... Il ne me reste donc plus qu'à avoir recours aux voies judiciaires ! gronda l'aventurier sur un ton menaçant.

Et après avoir attendu encore un moment dans l'espoir que le vieux se laisserait intimider par sa menace, il sortit de la serre et se dirigea vers la sortie du jardin.



Au moment où il passait devant la maison avant de franchir la grille du parc, Dubois vit une dame à l'aspect fort distingué qui venait de sortir du vestibule et qui, d'un geste amical, lui faisait signe de s'approcher.

L'espion s'avança aussitôt, son chapeau à la main.

— En passant près de la serre, j'ai pu entendre quelques mots de votre conversation avec mon mari, fit la dame. D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez vu mon fils n'est-ce pas ?

Tout heureux de cette rencontre inattendue avec la mère de son protégé, Dubois répondit avec empressement :

— En effet, Madame Groot... Je l'ai quitté ce matin même.

— Et... comment va-t-il ?

— Il est en fort bonne santé, Madame. Soyez sans inquiétude... Il attend que son père veuille bien lui venir en aide financièrement, car, à ce point de vue là, il se trouve dans une situation assez embarrassante...

— Et c'est pour en parler à mon mari que vous êtes venu, n'est-ce pas ?

— Précisément Madame...

— Et mon mari s'est-il laissé convaincre ? Est-il

disposé à venir en aide à Claus ?

— Il a refusé de la façon la plus catégorique...

— Il ne veut pas lui pardonner ?

— Non...

— Je le pensais bien ! murmura Madame Groot, tandis que des larmes perlaient à ses paupières.

— Il veut l'envoyer au Indes et qu'il travaille comme soutier à bord du navire pour gagner son passage, reprit l'aventurier.

— Pauvre garçon !... Ce serait sa perte définitive ! s'exclama la malheureuse mère sur un ton douloureux.

— C'est aussi mon avis, remarqua l'espion avec un air consterné. Mais vous pourrez peut être persuader Monsieur Groot de se montrer moins inflexible...

— Ah !... On voit bien que vous ne le connaissez pas ! Quand il a pris une décision, personne au monde ne pourrait le faire changer d'avis !

— Et alors ?... Vous voudriez abandonner votre fils à un aussi triste sort ?

— Hélas !.. Qué pourrais-je faire ?... Je ne possède pas d'argent ! s'exclama Madame Groot avec un sincère désespoir. Mais dites-moi où est Claus... Je veux aller le voir et essayer de le reconforter un peu...

L'espion demeura pensif durant quelques instants puis il murmura avec un air un peu gêné :

— Je regrette beaucoup, Madame... Mais j'ai promis à votre fils de ne dire à personne où il est jusqu'à ce que Monsieur Groot ait payé ses dettes...

— Vous doit-il de l'argent à vous aussi ?

— A Berlin, je lui ai prêté soixante mille marks et vous me rendriez un grand service si vous pouviez persuader Monsieur Groot de me rembourser cette somme...

— Eh bien, revenez encore demain à la même heure, Monsieur, dit Madame Groot après un instant de ré-

flexion. J'espère que je pourrai vous rendre la somme que vous avez prêtée à Claus... Le verrez-vous ce soir ?

— Certainement...

— Eh bien, dites lui que sa mère lui pardonne tout et désire le revoir le plus tôt possible.

-- Je n'y manquerai pas Madame, répondit l'aventurier.

Puis, après s'être incliné, il se retira.

CHAPITRE CCCXXII

UNE NOUVELLE VIE

Arrivé à Londres, Esterhazy se fit conduire à l'un des meilleurs hôtels de la capitale britannique et il se fit donner un appartement au premier étage, composé d'une chambre spacieuse, d'un petit salon et d'une salle de bains. Le prix de ce logement était assez élevé : deux guinées par jour, mais, grâce à la générosité de sa femme, le traître pouvait bien se payer ce luxe.

Quand on lui présenta le registre d'entrée, il hésita un instant.

Devait-il donner son nom véritable ?

Non... Il serait sans doute préférable d'assumer une identité d'emprunt.

En étant arrivé à cette conclusion, le misérable écrivit :

« Comte Veilement ».

Ayant pris possession de son nouveau logis, le traître se débarrassa de son costume de voyage et se mit en

tenue de soirée. Quand il fut prêt, il se regarda avec satisfaction dans une glace. Il avait certainement fort grand air. Même à Londres, il ne tarderait assurément pas à faire d'agréables conquêtes féminines !

Avant de se rendre au restaurant de l'hôtel, il envoya un chasseur lui acheter un gardénia pour mettre à la boutonnière de son habit.

Enfin, il descendit et s'en fut prendre place à la table qu'il s'était fait réserver.

En attendant qu'on le serve, il se mit à regarder autour de lui avec intérêt, examinant attentivement les personnes qui dinaient aux autres tables.

Ses yeux ne tardèrent pas à se fixer sur une belle jeune fille assise vis-à-vis d'un monsieur assez âgé et d'aspect majestueux. A en juger par leur mine, Esterhazy pensa qu'ils devaient être américains.

S'apercevant tout-à-coup de ce qu'un homme la regardait avec insistance, la jeune fille rougit un peu et baissa les yeux.

— Elle est encore timide ! se dit le misérable. Elle me plaît beaucoup !... Il faut absolument que je trouve un moyen de faire connaissance avec ce vieux monsieur si sympathique et surtout avec son adorable enfant !... Car je suppose qu'elle doit être sa fille....

Il fit en sorte de terminer son dîner à peu près en même temps qu'eux. Quand ils se levèrent de table, il les suivit de loin et les vit se diriger vers le vestiaire.

Le traître s'approcha d'eux en feignant de ne pas les regarder, mais en réalité, il continuait de les observer du coin de l'œil. Au moment où le vieux monsieur, qui venait de prendre le manteau de sa fille, le lui mettait sur les épaules, le misérable la heurta légèrement comme par inadvertance et cela d'une façon si habile que le manteau tomba sur le tapis.

Immédiatement, il se baissa pour le ramasser et le

tendit à la jeune fille tout en se confondant en excuses. Elle le remercia avec un aimable sourire.

Alors, l'ex-colonel jugea que le moment de se présenter était venu.

— Comte Veilement ! annonça-t-il.

— Stephen Elmwood, dit le vieux monsieur, — et ma fille...

Maintenant que les présentations étaient faites, il ne restait plus qu'à engager la conversation.

— Vous êtes américains, n'est-ce pas ? reprit-il familièrement.

— Et vous êtes français, je suppose ? dit le monsieur.

— En effet... Comment l'avez-vous deviné ?

Esterhazy comprit que son interlocuteur n'avait pas grande envie de continuer de parler avec lui, mais il ne se laissa pas rebuter pour si peu.

Il alluma une cigarette et reprit sur un ton très aimable :

— J'ai passé quelques mois aux Etats-Unis et j'en ai été enthousiasmé... Il est certain que les Américains possèdent une individualité qui s'impose au respect et à l'admiration de tous ceux qui les observent de près. Nous autres Européens, nous sommes sans doute plus romantiques mais beaucoup moins actifs...

Ces paroles eurent le don de flatter la vanité patriotique du vieux monsieur.

— Je ne puis certainement pas vous contredire. fit-il en souriant. Il est évident que notre mentalité nationale est très différente de celle des Européens...

— Mais l'Europe est plus intéressante au point de vue de ceux qui voyagent pour leur agrément...

— Peut être... Néanmoins, je ne crois pas que j'aurais jamais traversé l'Océan si ma fille n'avait pas tant insisté pour faire ce voyage...

— Voulez vous que nous prenions une coupe de champagne ensemble ? proposa tout à coup le traître avec un air détaché.

— Très volontiers, répondit le vieux monsieur après une courte hésitation.

Esterhazy avait de la peine à dissimuler la joie immense qu'il éprouvait.

Desormais, la glace était rompue !

**

Quand tous trois se furent installés auprès d'un guéridon dans le bar de l'hôtel, la jeune fille demanda à l'explorateur :

— Vous êtes parisien, Monsieur ?

— Non... Je suis originaire de Gascogne...

— Et vous êtes de passage à Londres ?

— Je suis ici pour accomplir une mission qui m'a été confiée par le gouvernement...

— Ah !... Vous êtes diplomate ?

— Oui, Mademoiselle, répondit le traître avec un aplomb imperturbable.

— Et vous allez rester longtemps en Angleterre ?

— Cela dépendra du temps qui me sera nécessaire pour achever ma mission...

— Avez-vous beaucoup d'amis à Londres ?

Esterhazy fit de la tête un signe négatif.

— Je ne connais que les personnes avec qui je dois me tenir en relations pour motifs de service, répondit-il. J'espère donc que vous m'accorderez encore quelquefois la faveur de votre charmante compagnie...

— Certainement ! répondit la jeune fille en détournant un peu les yeux.

Il s'en suivit une courte pause durant laquelle Esterhazy s'occupa de remplir de nouveau les coupes de champagne.

Ce fut la jeune fille qui reprit la parole la première en disant :

— Connaissez-vous déjà les environs de Londres ?

— Non, Mademoiselle... Pas encore...

— Et bien, si vous êtes libre demain, voulez-vous que nous allions visiter ensemble l'observatoire de Greenwich ?

— Cela me fera grand plaisir, Mademoiselle...

La conversation se poursuivit durant près d'une heure, puis l'Américain se leva en disant qu'il avait envie d'aller se coucher.

La jeune fille tendit la main à l'ex-colonel et dit aimablement :

— A demain, Monsieur le comte...

— Bonsoir, Mademoiselle...

Esterhazy la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait avec son père. Un sourire de triomphe éclairait son visage.

— Ça commence bien ! dit-il en reprenant sa place. Garçon ! Une autre bouteille de champagne !

CHAPITRE CCCXXIII

AFFAIRE CONCLUE

En voyant sa fille faire brusquement irruption dans sa chambre, Madame Heydenrich s'exclama avec stupéfaction :

— Qu'as-tu donc, Juliana ?... Pourquoi es-tu si agitée ?

— Il faut que je te parle, maman, répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

— A cette heure ci ?... Tu ne peux pas attendre jusqu'à demain ?

— Non, maman !... Je ne peux pas dormir :

— Je comprends, ma petite... Tu es un peu bouleversée à cause de l'arrivée de Claus, n'est-ce pas ?

La jeune fille rougit.

— Et tu es préoccupée de sa légèreté ! continua Madame Heydenrich en passant une main sur les cheveux de sa fille.

— Je comprends ton inquiétude mais je suis persuadée de ce que Claus finira par avoir plus de bon sens...

— Oui, cela, je le crois aussi, maman...

— Et alors ? Que voulais-tu me dire ?... Pour quelle raison ne parviens-tu pas à t'endormir ?

Mademoiselle Heydenrich hésita un instant, puis elle

répondit :

— Il faut que tu m'aides à défendre mon bonheur, maman !

Madame Heydenrich se mit à regarder sa fille avec un air étonné.

— Que veux-tu dire ? fit-elle. Je ne te comprends pas...

— Je crains que ce comte Luzzato exerce une mauvaise influence sur Claus et je voudrais que tu fasses tout ton possible pour l'éloigner de lui...

Madame Heydenrich hochla la tête.

— Je ne pense pas que tes craintes soient justifiées, mon enfant, fit-elle. Le comte m'a fait très bonne impression... Je suis convaincue de ce qu'il doit être un parfait honnête homme.

— Non, maman !... Je ne suis pas du tout de ton avis. Le regard de cet homme ne me plaît pas... Et puis, pourquoi se permet-il de me faire la cour ?

— Il ne te fait certainement pas la cour, Juliana... Il t'aura sans doute fait quelques compliments, mais cela ne tire pas à conséquence... C'est tout naturel, au contraire !

— Ne cherches pas à me convaincre, maman ! interrompit Juliana avec énergie. Promets-moi de faire en sorte que cet homme s'en aille le plus tôt possible...

— Ne te fâches pas, ma petite... Je tâcherai de te contenter... Maintenant, va te coucher et essaie de dormir... Bonne nuit !

✱
✱

Le lendemain matin, Madame Heydenrich s'arrangea pour rester un moment seule avec Dubois et elle lui demanda en quelles circonstances il avait connu Claus.

Tout d'abord, l'espion hésita un peu à répondre, puis,



— Permettez-moi de me présenter, Madame.....

C. L.

LIVRAISON 283.

se disant qu'il pourrait peut-être tirer quelque avantage de ce colloque, il ne voulut pas en laisser échapper l'occasion.

— Je l'ai rencontré dans une maison de jeu de Berlin, dit-il.

— C'est bien ce que je pensais... Et vous lui avez orôté de l'argent ?

— Oui...

— Quand ?

— Excusez-moi, Madame... Mais vous devez comprendre que je n'aime pas beaucoup parler sur ce sujet qui n'est guère réjouissant....

— Les affaires sont les affaires, Monsieur le comte... Combien vous doit-il ?

— Je ne tiens pas beaucoup à le dire...

— N'êtes-vous pas allé voir son père pour plaider sa cause et aussi pour l'inviter à faire honneur eux engagements de son fils ?

— Si... Mais il a formellement refusé...

— Et alors ?... Que comptez-vous faire ?

— Il faut que j'aie encore une fois à Haarlem aujourd'hui, parce que Madame Groot m'a promis de faire tout son possible pour que je sois remboursé...

— Non, Monsieur le comte ! s'exclama Madame Heydenrich avec énergie. Il ne faut pas que vous remettez les pieds dans cette maison !

— Pourquoi pas ?

— Parce que je puis vous donner le moyen de rentrer en possession de votre argent sans causer d'ennuis aux parents de Claus...

— Vous, Madame ?

— Oui... Mais à une condition...

— A une condition ?... Que voulez-vous dire par là ?

— Je désire que vous vous éloigniez du fiancé de

ma fille...

L'aventurier haussa les épaules et répondit :

— Si cela peut vraiment vous faire plaisir, je ne veux pas refuser de vous satisfaire.

— C'est indispensable... Combien Claus vous doit-il ?

— Soixante mille marks...

— C'est une belle somme ! remarqua Madame Heydenrich. Mais je la déboursrai volontiers, parce que je sais que, de cette façon, je rendrai un grand service à ce malheureux garçon et à sa mère.

Puis elle pria le pseudo-comte de l'attendre quelques instants et elle s'en fut chercher son carnet de chèques dans sa chambre.

L'espion était fou de joie et il se mit à rire d'allégresse. Mais quand il entendit le pas de Madame Heydenrich qui revenait vers le salon, il se composa bien vite un visage sérieux et grave.

— Voici, lui dit elle simplement en lui remettant un chèque plié en deux.

L'espion le mit dans sa poche sans le regarder et remercia avec une assez froide politesse, comme s'il avait réellement été persuadé que le service qu'il rendait avait plus d'importance à ses yeux que l'argent qu'on venait de lui remettre.

Une heure plus tard, il quittait la maison sans même avoir pris congé de Claus et de Juliana.

Dans l'après-midi de ce même jour, le jeune Groot vint rejoindre Juliana qui se trouvait seule dans un boudoir et il se laissa tomber dans un fauteuil, la respiration haletante.

— Où est ta maman ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Qu'as-tu donc Claus ? Pourquoi es-tu si nerveux ? Serait-il arrivé quelque chose ?

— Il faut que je parle tout de suite avec ta mère...

— S'agit-il donc d'une affaire si urgente ?

— Il s'agit d'une humiliation que je ne puis tolérer ! s'écria le jeune homme. Le comte Luzzato m'a fait parvenir un billet pour m'informer de ce que ta mère lui avait remboursé la 'rgent que je lui devais !

— Eh bien ?

— Eh bien... je ne veux pas !... Je n'aurais jamais permis une chose pareille ! Je n'ai jamais autorisé ta mère de s'occuper de mes affaires !

Juste à cet instant, Madame Heydenrich apparut.

— J'ai entendu involontairement tes paroles, Claus, fit-elle. Et je te répondrai tout de suite que je suis convaincue d'avoir bien fait en évitant un scandale...

— Quel scandale ?

— Celui qui aurait inévitablement éclaté si un procès avait eu lieu... Le comte Luzzato n'aurait certainement pas hésité à te poursuivre en justice s'il n'avait pas été remboursé de l'argent que tu lui devais... Afin d'arranger l'affaire, j'ai fait moi-même l'avance des soixante mille marks et je...

— Soixante mille marks ! interrompit le jeune Groot en pâlisant. Pourquoi soixante mille marks ?

— Nest-ce pas la somme qu'il t'a prêtée à Berlin ? Il m'a pourtant laissé un reçu signé de toi... Regarde...

Claus jeta un coup d'œil sur le papier que Madame Heydenrich lui tendait et, après y avoir jeté un coup d'œil il laissa échapper un cri de colère.

— Ceci n'est pas autre chose qu'une escroquerie ! s'exclama-t-il avec indignation. Cette canaille ne m'a prêté que six mille marks et non pas soixante mille... Ah ! Le bandit !... Il faut le dénoncer tout de suite à la police ! Maintenant, je comprends tout !... Je me suis laissé ber-

ner par un méprisable aventurier !

Juliana lui prit affectueusement la main et murmura :

— Ne t'excites pas ainsi, mon pauvre Claus !... Maintenant, il est déjà trop tard, de toute façon, car ton faux ami a déjà eu le temps de passer la frontière... Il doit sûrement avoir pris le premier train pour la Belgique et la police hollandaise ne saurait plus l'atteindre. N'en parlons plus et pensons plutôt à notre avenir...

Maintenant, tu vas changer de vie, n'est-ce pas ?

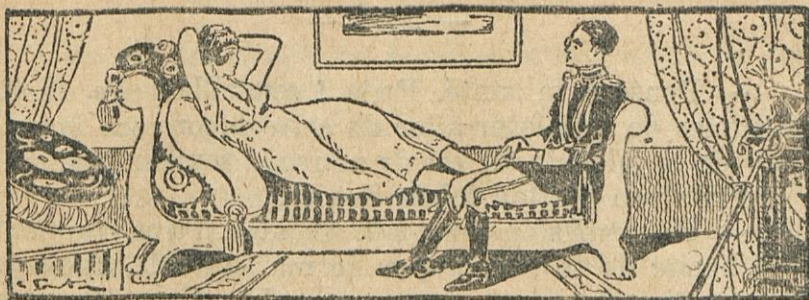
— Comment peux-tu encore espérer en moi, Juliana ? balbutia le jeune homme sur un ton de détresse infinie.

— J'espère en toi parce que je t'aime, Claus ! Promets moi que tu me rendras heureuse...

— Juliana !... Je ne suis pas digne de toi !

— Ecoute-moi, Claus... Aujourd'hui même, je vais aller voir tes parents... Après la tempête, nous reverrons le beau temps... Ton père te pardonnera et nous serons heureux.

Pour toute réponse, Claus la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises.



CHAPITRE CCCXXIV

LE JOUG BRISE

Ce soir-là Brigitte von Stetten avait assisté à une soirée chez le Conseiller d'Etat von Marlott et elle s'attendait à avoir encore une scène avec son mari.

Effectivement, dès qu'ils furent rentrés chez eux, Fritz von Stetten donna libre cours à sa terrible jalousie.

— Tu m'as encore une fois rendu ridicule ! s'écria-t-il en saisissant brutalement sa femme par le bras. Est-ce que tu t'imagines que je ne t'ai pas vu flirter avec l'attaché militaire italien ?

— Je te prie de ne pas m'offenser avec tes soupçons injustifiés ! lui répondit la jeune femme en se dégageant.

— Tais-toi, misérable créature !... C'est toi qui ne devrais pas outrager comme tu le fais le nom que je t'ai donné !... Tu te comportes avec une légèreté que je ne suis pas disposé à tolérer plus longtemps !

— Je te répète que tu as tort, Fritz !... Et je te prie de ne plus me tourmenter à ce sujet...

— Et j'avais tort également quand je soupçonnais Mathieu Dreyfus, hein ? riposta von Stetten avec un ricanement sarcastique.

— Pense à ta santé, Fritz ! conseilla-t-elle. Si tu continues de te laisser aller de cette façon aux impulsions de ta jalousie, tu vas de nouveau tomber malade !

Fritz von Stetten éclata de rire.

— Ma santé s'exclama-t-il. Ah, ah !.. Tu es vraiment bien bonne de te préoccuper de ma santé !.. Crois-tu donc que je ne sais pas que ton plus cher désir est que je crève le plus tôt possible ?

— Infâme ! murmura la jeune femme avec mépris. De quel droit te permets-tu de m'attribuer une telle bassesse d'âme ?

Et, se laissant tomber sur une chaise, elle éclata en sanglots.

Impitoyable, Fritz von Stetten s'approcha d'elle et poursuivit :

— Oh !.. Ne cherches pas à me tromper avec des larmes !.. Je suis persuadée de ce que tu penses toujours à Mathieu Dreyfus et rien ne pourra jamais me faire changer d'opinion à ce sujet... Ah !.. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir anéantir ce misérable ! Je voudrais pouvoir l'étrangler de mes propres mains !

Mais à peine avait-il terminé sa phrase qu'il fut tout-à-coup secoué par un violent accès de toux.

Depuis quelques temps, son état de santé s'était aggravé d'une façon assez alarmante et le médecin de la famille ne cachait pas son inquiétude.

L'accès de toux ne finissait pas. Brigitte dut appeler les domestiques pour l'aider à mettre son mari au lit, car il ne pouvait plus se tenir debout.



Appelé par téléphone, le médecin se présenta le matin de très bonne heure.

Il examina attentivement le malade, puis il hocha la tête en murmurant :

— Son organisme est très affaibli !... Je crains que la fièvre aura eu de déplorables conséquences... Sans doute existe-t-il quelque légion interne et il n'est pas impossible que le malade succombe à une hémorragie soudaine...

En proie à une forte émotion, Brigitte écoutait les paroles du médecin sans avoir le courage de l'interrompre pour le questionner.

Immobile sur le lit, Fritz von Stetten n'entendait rien, car il avait presque perdu connaissance.

Le médecin et la jeune femme sortirent ensemble de la chambre à coucher et passèrent dans le salon contigu.

Brigitte trouva enfin la force de parler.

— Veuillez me donner les instructions nécessaires pour les soins à lui donner, Monsieur le docteur, fit-elle. Que faut-il faire ?

— Vous ne pouvez pas vous en occuper vous-même, Madame ! répondit-il. La maladie de votre mari est contagieuse et j'ai le devoir de vous en avertir.

— Mais alors... qui le soignera ?

— Je vous enverrai une infirmière expérimentée. Vous ne devrez entrer que le moins souvent possible dans la chambre de votre mari...

Puis le docteur rédigea une longue ordonnance, après quoi il prit congé de Brigitte en lui promettant de revenir vers le soir.

Demeurée seule, la jeune femme se sentit prise d'un sentiment de profonde compassion envers le malheureux qui paraissait être déjà presque à l'article de la mort.

Et, malgré les recommandations du médecin, elle retourna dans la chambre de Fritz et s'assit auprès de son lit.

D'un regard anxieux, elle épiait tous les mouvements du malade. Fritz von Stetten avait toujours les yeux fermés, mais son corps était agité de fréquents et violents sursauts. Sa poitrine s'élevait et s'abaissait alternativement avec un effrayant bruit de soufflet ; ses lèvres étaient devenues violacées.

Deux heures plus tard, l'infirmière arriva. Juste au même instant, le malade eut une nouvelle crise de toux à la suite de laquelle il demeura inerte et rigide comme un cadavre.

Impressionnée par son aspect, la jeune femme téléphona de nouveau au médecin pour lui demander de revenir tout de suite, parce que le malade ne donnait plus signe de vie.



Un rapide coup d'œil suffit au docteur pour se rendre compte de ce que Fritz von Stetten était entré dans le coma.

— Est-ce grave ? demanda Brigitte d'une voix tremblante.

— Oui, Madame... Je crois qu'il n'y a plus rien à faire...

— Mon Dieu !... Tentez quelque chose, je vous en supplie ! Ne le laissez pas mourir ainsi !

Le médecin réfléchit un moment, puis il tira de sa trousse une petite seringue et fit au moribond une injection d'huile comphrée.

Quelques instants après, Fritz von Stetten remua les lèvres et ouvrit les yeux. Mais il les referma aussitôt après et demeura de nouveau inerte.

— Je reviendrai demain matin, dit le docteur. S'il

y avait une nouvelle crise, ce ne serait pas nécessaire de me téléphoner, parce que, de toute façon, mon intervention serait inutile...

Brigitte comprit que ces mots équivalaient à une condamnation définitive et elle serra fortement les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Quoi qu'elle n'eût jamais aimé son mari elle sentait son cœur se serrer d'une pitié infinie.

Elle resta auprès du malade durant tout le restant de cette journée et elle ne voulut même pas s'éloigner de son chevet quand vint la nuit.

Vers onze heures du soir, l'infirmière pratiqua une seconde injection d'huile camphrée.

Cette fois, Fritz sortit complètement de sa torpeur et, voyant sa femme auprès de lui, il lui fit signe de s'approcher encore davantage.

— Ma pauvre Brigitte ! murmura-t-il d'une voix faible comme un souffle. Pardonne-moi !... Pardonne-moi de n'avoir pas su te rendre heureuse !... Je t'ai tellement tourmentée avec ma jalousie ! En cet instant suprême où je suis si près de la mort, la lumière de la vérité apparaît enfin devant mes yeux !

— Ne parle plus, Fritz... Cela te fatigue trop ! dit la jeune femme qui avait les larmes aux yeux.

Un triste sourire apparut sur les lèvres bleuâtres de l'agonisant.

— J'ai été horriblement méchant et égoïste ! reprit-il.

— Tais toi, pour l'amour de Dieu !... Ne te fatigue pas !

— Mais le malade ne l'écoutait pas et, après une courte pause, il dit encore :

— Ma chère Brigitte, avant de mourir, je veux me délivrer d'un remords qui me pèse sur la conscience... Je veux remédier dans la mesure du possible au mal que

je t'ai fait en t'obligeant à me jurer que tu n'appartiendrais jamais à aucun autre homme que moi, pas même après ma mort.

La jeune femme se couvrit le visage de ses mains pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Je te laisse libre de faire tout ce que tu voudras, entends-tu, Brigitte ? poursuivit l'agonisant. Tu es encore jeune et tu as le droit d'être heureuse...

— Fritz !... Fritz !... Pourquoi dis-tu des choses pareilles ?... Tu guériras ! balbutia la jeune femme en s'essuyant les yeux.

Mais cette fois, elle attendit vainement une réponse.

L'action excitante de l'huile camphrée avait cessé et le malade était retombé en état comateux.

Ses yeux s'étaient de nouveau fermés et sa respiration était devenue imperceptible.

Brigitte prévoyait que la fin pouvait être imminente.

S'approchant du lit, l'infirmière murmura à voix basse :

— Est-ce qu'il est endormi ?

Brigitte ne répondit pas. Maintenant, elle n'avait plus la force de dire un mot. Elle s'était laissée tomber dans un fauteuil et elle appuya sa tête contre le dossier avec une lassitude invincible.

Elle demeura immobile à la même place jusqu'à l'aube tandis que l'infirmière, qui s'était installé dans un autre fauteuil, avait cédé à la fatigue et s'était paisiblement endormie.

Enfin, quand il fit grand jour, Brigitte se leva et s'avança vers le lit. Doucement, elle appuya une main sur le front de son époux, mais elle la retira aussitôt avec un geste d'horreur.

Fritz von Stetten était rigide, froid comme le marbre.

Durant la nuit, il avait cessé de vivre.

CHAPITRE CCCXXV

L'EVASION

Max Erwig s'était approché jusqu'à une faible distance du campement où les forçats se reposaient. étendus sur le sol.

Où était Fritz Luders ?

Avait-il réussi à s'éloigner des autres ?

Le courageux jeune homme s'avança encore un peu, puis il se cacha derrière des buissons qui se trouvaient près du bord du marais et fit entendre un sifflement prolongé.

Personne ne répondit.

Max Erwig s'avança encore et siffla de nouveau. Mais au même instant, une silhouette humaine se dressa tout-à-coup devant lui. L'homme portait le costume des forçats et Max Erwig comprit que ce ne pouvait être que Fritz Luders.

— Suivez-moi ! chuchota Max.

L'autre obéit sans répondre.

Quand ils furent parvenus à une certaine distance du campement, Fritz Luders demanda au pseudo professeur :

— Quelles sont vos intentions, Monsieur ? J'ai eu le pressentiment de ce que j'allais apprendre une bonne

nouvelle et je n'ai donc pas hésité à venir au rendez-vous que vous me donniez par votre billet...

— Mon intention est de vous sauver...

— Vous voulez me faire évader ? murmura le prisonnier, tandis qu'une lueur de joie immense apparaissait dans ses yeux.

— Oui...

— Dois-je vous croire ou est-ce que je rêve ? Qui vous a chargé de vous occuper de moi ?

— Votre fiancée...

— Leni ?.. Serait-ce possible ?

— Ne perdons pas notre temps en vaines paroles .. Dans quelques heures, un navire partira du port de Saint-Laurent...

Fritz Luders ne demanda plus rien et les deux hommes poursuivirent leur chemin dans la nuit silencieuse.

Le fiancé de Leni ne revenait pas de son étonnement et il avait peine à croire à la réalité du fait qui s'était produit d'une façon aussi inattendue pour lui.

La liberté...

Etait-il possible que ce soit vrai ?... Il allait être libre alors qu'il commençait à se résigner à son cruel destin ?

Et c'était à sa chère petite Leni qu'il devait le miracle !

Après un quart d'heure de chemin, Max Erwig reprit la parole et se mit à expliquer à Fritz Luders les détails du plan qu'il avait conçu pour la délivrer.

— Maintenant, nous allons échanger nos vêtements conclut-il. Et puis vous allez m'attacher à un arbre avec cette corde et vous vous empresserez de fuir en emportant mes papiers...

— Et vous ? demanda Luders.

— Ne vous préoccupez pas de moi, répondit Max Erwig. Je peux rester ici sans aucun danger...

— Et si l'on vous soupçonnait ?

— C'est impossible...

Le fiancé de Leni réfléchit un moment, puis il proposa :

— Ne pourrions-nous pas fuir ensemble ?... Il me semble que ce serait bien préférable !

— Non... Parce que tout le monde sait très bien qu'un seul professeur de l'Université de Vienne a obtenu la permission d'aller se livrer à des recherches scientifiques dans la zone réservée, et, s'il s'en présentait deux au port de Saint-Laurent, nous serions certainement arrêtés !

Les deux hommes étaient arrivés près de la tente où dormait le caporal Pignon.

En entendant ronfler l'ivrogne, Fritz Luders demanda :

— Qui est dans cette tente ?

— Le caporal qui a été chargé de me surveiller... Luders se passa une main sur le front, s'efforçant de mettre un peu d'ordre dans ses réflexions. Et, après quelques instants de réflexion, il chuchota tout en saisissant le bras de Max Erwig :

— Il me vient une idée qui me semble praticable !

— Quoi donc ?

— Tout à l'heure, vous m'avez fait remarquer qu'un seul professeur a reçu l'autorisation de se rendre dans la zone réservée. Mais il était accompagné d'un caporal !

— Oui... Eh bien ?

— Eh bien... Nous pourrions donc nous en aller ensemble !

Max Erwig comprit tout de suite.

— C'est vraiment une bonne idée ! s'exclama-t-il. Comment se fait-il que je n'y ai pas pensé moi-même ?

— On ne peut pas penser à tout ! Mais nous pour-

riens nous servir utilement des vêtements du caporal !

— En effet... Ce serait pas mal...

Alors, ne perdons pas de temps... Qui va endosser l'uniforme ?

— Vous, naturellement...

— Très bien... Mettons-nous tout de suite à l'œuvre... Pourvu que le caporal ne s'éveille pas !

— Oh !... Quant à ça vous pouvez être tranquille ! Il ne s'éveillera pas avant demain matin midi au plus tôt !

— Pourquoi ?

— J'ai pris la précaution de le faire boire !... Il est ivre-mort !

— Tant mieux !

Là dessus, les deux hommes pénétrèrent sous la tente et se mirent en devoir de déshabiller l'ivrogne qui ne s'aperçut de rien et ne cessa pas de ronfler. Néanmoins, ils prirent la précaution de lui mettre un bail lon sur la bouche afin qu'il ne puisse pas crier si, par extraordinaire, il s'éveillait avant qu'ils ne se fussent éloignés.

Quand Fritz Luders eut revêtu l'uniforme du caporal, il demanda :

— Ne croyez-vous pas que nous ferions bien de ligoter cet homme ? Deux précautions valent mieux qu'une..

— Vous avez raison, répondit Max Erwig. Attachons le bien, de façon à ce qu'il ne puisse pas bouger de toute la nuit... Quand on viendra le délivrer, nous serons déjà loin...

Cinq minutes plus tard, le caporal était ficelé comme un saucisson, ce qui ne troubla en rien son heureux sommeil, et les deux Alsaciens s'empressèrent de déguerpir.